

Vobis legimus

Jacques-Emmanuel BERNARD, *La sociabilité épistolaire chez Cicéron* : Paris, Honoré Champion, 2013, 541 pages.

On connaissait de J.-E. BERNARD (JEB) le livre, tiré de sa thèse, sur *Le portrait chez Tite-Live* : Bruxelles, Latomus, 2000, où il réussissait la « mission impossible » de traiter du portrait chez un auteur qui, *a priori*, n'en fait pas. Il revient avec un ouvrage tiré de la monographie de son HDR, important, tant par la taille du corpus examiné (près d'un millier de lettres, 101 correspondants) que par les conclusions auxquelles il aboutit, à partir du point de vue original consistant à prendre comme objet d'étude la pratique épistolaire de Cicéron en tant que manifestation de la sociabilité. On considère en effet le plus souvent les lettres de Cicéron soit comme une source historique de premier plan pour son époque, soit comme une des clés d'entrée de sa pensée, de sa personnalité, à travers les étapes et les aléas de sa carrière publique et de sa vie privée. Inversant cette perspective habituelle, JEB prend cette pratique épistolaire comme point de départ pour aboutir à une analyse des relations interpersonnelles comme enjeu politique majeur dans la classe dirigeante romaine de la dernière génération de la République. L'idée de départ, évidente comme toutes les bonnes idées, c'est qu'il faut considérer la correspondance de Cicéron sous l'angle des codes relationnels qui régissaient la société de son temps.

L'ouvrage s'articule en trois parties. La première, avec une apparente humilité, propose de retracer les étapes chronologiques de l'acte épistolaire. Avec raison, parce que ce sont ces étapes qui, dans une vraie correspondance – et celle de Cicéron, chose exceptionnelle dans l'Antiquité, en est une – conditionnent le fonctionnement bipartite – destinataire/destinataire – qui est étudié dans la deuxième partie. Cette première partie n'appelle pas d'autre remarque que la perception d'une certaine distorsion, due au fait, quasiment inévitable, que nous avons toujours tendance à nous placer spontanément dans la perspective de la lettre publiée, qu'il s'agisse de la publication réelle ou de celle envisagée par Cicéron. Or JEB souligne bien que les lettres destinées à une lecture publique ou circulaire doivent être distinguées des lettres privées ou confidentielles.

De la deuxième partie, nous retiendrons d'abord les pages excellentes sur l'adaptation aux destinataires et la remarquable analyse comparée des quatre lettres proconsulaires. Le chapitre suivant, « La construction de soi » met en évidence le fait que Cicéron oscille entre deux attitudes en apparence contradictoires : d'une part une auto-exaltation, d'autre part une auto-dérision, destinée à montrer que lui-même n'est pas dupe de son auto-exaltation. En fait, les deux sont liées, puisque la grande idée de Cicéron – est-elle si fautive ? –, est

que, depuis son consulat, chaque fois qu'il lui arrive quelque chose de bien, c'est bénéfique à la République, et inversement quand il lui arrive quelque chose de mal.

Mais c'est dans la troisième partie que JEB donne toute la mesure de sa méthode. L'étude de la correspondance (vingt lettres) de Cicéron avec Pompée, César et Dolabella – deux gendres et deux beaux-pères dans la tourmente de la fin de la République – est un véritable régal. Ce qui frappe dans l'ultime phase de la correspondance, c'est l'inadéquation des modèles culturels, éthiques, esthétiques, etc. à l'extrême violence de la période vécue. Cicéron a été déboussolé quand il s'est aperçu que les valeurs et les codes de bonne conduite qu'il croyait partager avec les autres ont littéralement éclaté sous ses yeux. Désespérément, il a tenté de les maintenir pour sa part, mais cet exercice de grand écart était voué à l'échec. C'est ce qui rend à la fois passionnante et pathétique l'analyse que fait JEB des lettres de cette période. Cela dit, si, pour Dolabella, JEB fait rapidement le tour de la question, en revanche, le problème des relations entre Cicéron et Pompée, entre Cicéron et César mériterait, pour chacun d'eux, un livre à lui tout seul. JEB en esquise ici l'amorce, par le biais privilégié de leur correspondance. Il ne pouvait faire plus dans le cadre de sa recherche, mais il donne envie que quelqu'un s'y attelle un jour.

L'ouvrage s'achève sur une précieuse annexe consacrée à 101 notices épistolographiques des correspondants de Cicéron, réparties chacune en trois rubriques : relations entre les correspondants, caractérisation des lettres, sociabilité. Suivent une bibliographie bien ciblée et parfaitement à jour et deux *indices* (*nominum et locorum*).

En conclusion, nous soulignerons le principal apport de ce livre à la recherche cicéronienne : rompant avec le mythe littéraire du « genre épistolaire » comme lieu privilégié d'expression de l'intimité et de la spontanéité, JEB met en évidence, au contraire, les contraintes sociodiscursives (matérielles, fonctionnelles, personnelles, circonstancielles) propres à la pratique épistolaire de l'époque. Ce n'est certes pas une révolution copernicienne : le triangle épistolier-destinataire-circonstances est connu depuis longtemps ; mais le changement méthodologique de perspective, radical, emporte l'adhésion, au vu des résultats obtenus dans la troisième partie. Il mériterait d'être poursuivi : l'étude de l'échange épistolaire de Cicéron avec Munatius Plancus, avec Caelius, avec Antoine, avec les césaricides, avec les « modérés » (Pollion, Varron...) apporterait beaucoup, non seulement aux philologues, mais aussi aux historiens, souvent encore trop prompts à aborder la correspondance de Cicéron sans précautions suffisantes, comme un « document ». Car l'originalité de sa méthode permet à JEB de combiner l'approche littéraire et l'approche historique, alors qu'elles sont généralement dissociées l'une de l'autre. Bref, un livre riche de perspectives autant que de conclusions.